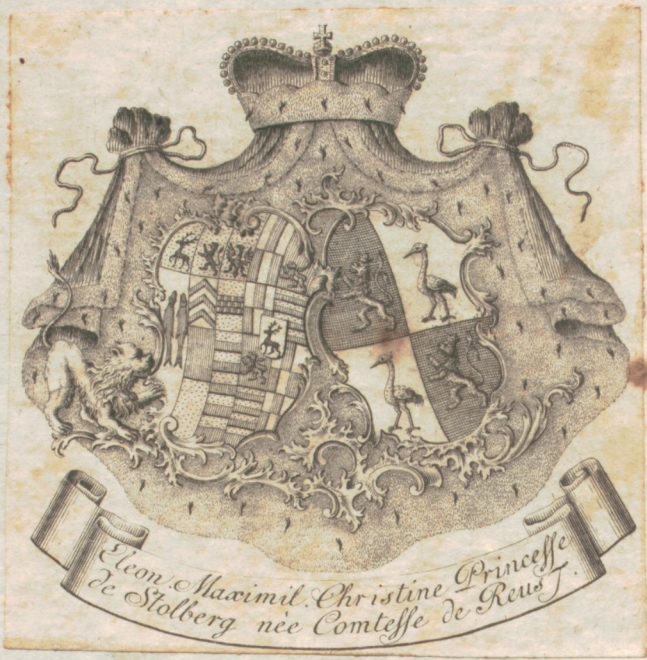




Misc. Anst. 11



301



8

7  
LE MARECHAL  
FERRANT,  
OPERA COMIQUE  
EN UN ACTE;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de  
l'Opera-Comique de la Foire S. Laurent,  
le 22 Août 1761.

Par M. QUETANT.

La Musique de M. Philidor.

Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée  
par l'Auteur.

---

Le prix est de 24 sols avec les Vaudevilles gravés.

---



A P A R I S,

Chez Claude HERISSANT, Imprimeur Libraire  
rue neuve Notre-Dame, aux trois Vertus.

---

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Permission.

## P E R S O N N A G E S .

- MARCEL, Maréchal fer- *M. Audinot.*  
rant.
- CLAUDINE, sa sœur. *Mlle Deschamps.*
- JEANNETTE, sa fille, *Mlle Nessel.*  
Amoureuse de Colin.
- COLIN, neveu de la Bri- *M. Clerval.*  
de, Payfan, Amant de  
Jeannette.
- EUSTACHE, } Payfans } *M. Paran.*  
BASTIEN, } grossiers. } *M. St Aubert.*
- LA BRIDE, Cocher du Châ- *M. La Ruette.*  
teau, Amoureux de Clau-  
dine.
- 

*La Scène est dans la Boutique de Marcel, la du-  
rée de l'action est de trois heures, & son commen-  
cement vers les cinq heures du soir en Automne.*

*Le sujet est tiré du Décameron de Bocace.*

*Le Théâtre représente une Boutique de Maréchal,  
une Forge sur le devant, & un peu plus loin  
du côté opposé une cave environnée d'une  
barrière.*



LE  
MARECHAL FERRANT,  
OPERA COMIQUE.

---

---

SCENE PREMIERE.

MARCEL dans sa boutique, travaillant à sa  
forge, & battant alternativement sur l'enclume,

ARIETTE.



Hantant à pleine gorge  
Dès que je vois le jour,  
J'écarte de ma forge  
Le sommeil & l'amour :  
Tout en train  
Dès l'matin,  
Sans chagrin  
J'ons courage,  
Je bas l'fer,  
Feu d'enfer,  
Le marteau,  
Tôt, tôt, tôt,  
Fait tapage.  
Un petit couplet  
Graisse le soufflet,

A ij

4 LE MARECHAL FERRANT;

Ça donne cœur à l'ouvrage.  
En battant ,  
Patatan ;  
Pan , pan , pan ,  
J'ons courage ;

Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures sont sonnées , la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon Mémoire au Château, & que je m'habille. (*Il appelle.*) Claudine, Jeannette, Claudine. Je gagerois qu'elles font encore en querelle.

SCENE II.

CLAUDINE *entrant précipitamment avec*  
JEANNETTE.

T R I O.

CLAUDINE.

Oui, oui, je le dirai.

JEANNETTE,

Ma tante.

CLAUDINE.

J'empêcherai

Qu'une petite étourdie

A sa tête se marie.

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches

Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel.

OPERA COMIQUE. 5

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix là.

*Ensemble.*

CLAUDINE. } C'est moi qu'on écouterà.  
JEANNETTE. } C'est moi qu'on écouterà.  
MARCEL. } Les bavardes que voilà!

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix là.

Ma cravate.

CLAUDINE.

L'insolente!

MARCEL.

Mes bouts d'manches.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Morbleu, ça m'impatiente.

CLAUDINE.

C'est Jeannette.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

*Ensemble.*

CLAUDINE. } Je veux vous conter cela.  
JEANNETTE. } La méchante que voilà!  
MARCEL. } Les bavardes que voilà!

CLAUDINE *précipitamment & marqué.*

Jeannette,

En cachette,

Coquette parfaite,

6 LE MARECHAL FERRANT;

A l'ardeur  
D'un trompeur,  
D'un fripon,  
Répond.

MARCEL;

Bon ;  
Claudine  
Mutine ,  
Bavarde ,  
Criarde ,  
M'étourdit ,  
M'affourdit  
Par son bruit  
Maudit.

JEANNETTE.

Oui , ma tante  
Prudente  
Desire ,  
Soupire  
Pour l'objet  
Qui seroit  
Mon fait.

MARCEL.

Paix, qu'on se taise.

CLAUDINE.

L'insolente.

MARCEL.

Qu'on se taise.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Paix là, ventrebleu, paix là.

Ensemble.

CLAUDINE. { Non, je n'en démordrai pas.  
JEANNETTE. { Je ne vous céderai pas.  
MARCEL. { Quel vacarme ! quel fracas !



OPERA COMIQUE. 7

Silence, morbleu, silence; ces femmes - là  
sont plus têtues que des mules de meûnier. C'est  
donc pour des Amoureux qu'on fait tout ce  
bruit-là?

CLAUDINE.

Air: *Cahin, cahin.*

Oui, votre fille,  
Contre mon sentiment,  
Et sans votre agrément,  
A sçu faire un Amant;  
Du feu le plus ardent  
Pour lui son cœur petille.

C'est Colin:  
Un Fermier voisin  
Est, dit-on, son pere.  
Voilà le mystère:  
Cela vous regarde,  
Prenez-y bien garde.  
Le drôle est fin; pensez-y bien;  
Car je ne vous répons de rien.

MARCEL.

Quel diable est-ce que ce Colin? J'en en-  
tens toujours parler, & je ne l'ai jamais vû.

JEANNETTE.

Ah! mon pere, il est tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu! vous souffrez qu'une morveuse  
à dix-huit ans ait déjà des Amoureux?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous qui êtes veuve, & qui  
avez presque mon âge. (*à Jeannette.*) Tu serois  
donc bien aise d'être mariée, Jeannette?

MARCEL

8 LE MARECHAL FERRANT,

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*à part.*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE *à part.*]

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monsieur la Bride, le Cocher du Château?

JEANNETTE.

Oui vraiment, je l'ai vu; il étoit cet été l'Amoureux de ma tante. (*à part.*) C'est justement l'oncle de Colin.

CLAUDINE *à part.*

J'étouffe.

MARCEL.

C'est à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere?

MARCEL.

Pardi, à Monsieur la Bride. Est-ce que je parle Hébreu?

JEANNETTE.

Ah, comme j'avois pris le change!

CLAUDINE.

Je respire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette?

JEANNETTE.

Air: *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

OPERA COMIQUE.

MARCEL.

Y penses-tu, ma chere ?  
Tout à l'heure à m'en supplier  
Je t'ai vu la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier :  
N'y pensons plus, mon pere.

MARCEL.

Est-ce la peur d'aller sur les brisées de ta tante ?

CLAUDINE.

Oh! qu'à cela ne tienne.

Air : *Sans compliment.*

Je ne suis pas, quoi que l'on dise,  
Si méchante que l'on me fait :  
De bon cœur je vous autorise  
Sans regarder mon intérêt.  
Je songeois à Monsieur la Bride ;  
Mais puisque ce parti lui plaît,  
A le céder je me décide.  
Que Jeannette en use à présent  
Sans compliment.

MARCEL.

Eh bien, voilà parler, cela : je suis pourtant  
venu à bout de les contenter routes deux. Al-  
lons, Jeannette, de la joie. Claudine, la clef du  
coffre : que j'aille me faire brave. Vous m'aver-  
tirez quand le compere la Bride sera arrivé. Que  
j'ai de plaisir à vous voir bonnes amies ! Vive un  
homme de tête pour mettre la paix dans un mé-  
nage. (Il sort.)

SCENE III.

JEANNETTE. CLAUDINE.

JEANNETTE *à part.*

**M**A tante est cause de tout le mal qui m'arrive ;  
mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmottez-vous là , petite sotte ? Je crois  
que vous avez de l'humeur. Je vous le conseille  
vraiment : allons, levez la tête, Madame la Bride.

JEANNETTE *impatente.*

Je ne porterai jamais ce nom là.

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous assure.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEANNETTE.

Je n'y consentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y consentirez, ou bien .... Ne raison-  
nez pas ; car , vois-tu ... Jeannette ... ne me  
mets pas en colère, ne m'obstinez pas davantage.



## ARIETTE.

Je suis douce , je suis bonne :  
 Mais jarni , lorsque j'ordonne ,  
 Que personne ne raisonne ;  
 Car l'on me diroit pourquoi ,  
 On auroit affaire à moi.  
 Je n'ai point l'ame jalouse ;  
 Mais je veux avoir Colin.  
 Sotte , s'il faut qu'il t'épouse ,  
 Je l'étrangle de ma main.

## JEANNETTE.

Nous verrons,

## SCENE IV.

CLAUDINE. JEANNETTE,  
 LA BRIDE.

CLAUDINE,

**J'**Apperçois Monsieur la Bride , votre Epoux  
 futur.

LA BRIDE.

Votre serviteur , Dame Claudine.

*Air : Ton humeur est , Catherine,*

Toujours cette ceillade fine ,  
 Cet abord leste & fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine ,  
 Toujours aimable & galant.

B ij

12. LE MARECHAL FERRANT.

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice  
Chez vous daigne m'enrôler,  
Mon cœur à votre service  
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon Cocher pour une si médiocre voiture.

LA BRIDE.

Air: *Vous avez bien de la bonté.*

Friponne, à badiner les gens  
Vous vous plaisez sans cesse.

CLAUDINE.

En bonne foi, ces compliments  
Iroient mieux à ma nièce.

LA BRIDE.

Jeannette avec tant de beauté  
Aura quelque Amant plus aimable,  
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monieur, sans vanité,  
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que vous dites donc, petite insolente?  
Excusez, Monsieur la Bride, ça ne sçait pas  
vivre. Allez avertir votre pere que Monsieur  
est ici.

JEANNETTE.

J'y vais, & je me servirai de l'occasion pour  
faire sçavoir à Colin tout ce qui se passe. Que je  
hais ce Monsieur la Bride! il a l'air aussi mé-  
chant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéissez - vous?

## SCENE V.

LA BRIDE. CLAUDINE.

LA BRIDE.

JE me souviendrai long-temps de vous, Dame  
Claudine : ma foi, si vous aviez voulu...

CLAUDINE.

Hé bien!

LA BRIDE.

*Air: Mais, oui da, je sens cela, &c.*

Sans regret  
Je l'aurois fait  
Le faut

Qu'on fait toujours trop tôt.

Pourriez-vous  
Prendre un Epoux  
Plus gai, plus doux,  
Plus vif, & moins jaloux?

Si quelqu'un  
N'est point importun,  
C'est bien moi :  
Car dans mon emploi,  
Au point du jour,  
Plus d'amour ;  
On s'empresse,  
Et l'on laisse

Sa femme la maîtresse.

Sans regret, &c.

Taisez-vous, Badin : voici mon frere.

SCENE VI.  
LES ACTEURS PRECEDENS  
ET MARCEL.

MARCEL.

C'Est donc vous, Monsieur la Bride?

LA BRIDE.

Bon jour, compere Marcel: comment cela va-t-il?

MARCEL.

Comme les affaires, tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre Mémoire: avez-vous mis les Articles en ordre?

MARCEL.

Les Articles sont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paye un Commis pour me tenir mes Livres? Cela est bon chez les Financiers.

Air: *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaïse,  
Penché sur le dos d'une chaise,  
Attendre l'heure des repas  
En s'entretenant de fadaïse,  
Et mettant aux dépens d'un bras  
Tout un lâche corps à son aïse.

Pour moi, je me fers de mes deux bras, je m'en porte mieux: le travail est un Marchand qui tient magasin de fanté, & qui ne trompe jamais ses chalans.



OPERA COMIQUE.

LA BRIDE.

Sur-tout quand ils le satisfont aussi exactement que vous. Mais si nous buvions un coup par là-dessus.

MARCEL.

Volontiers, la réflexion est bonne ; j'oublois le principal. Claudine, allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rincez des verres.

LA BRIDE.

Air : *Amis, sans regretter Paris, &c.*

Eh ! mais buvons de celui-ci.

MARCEL *le retenant avec précipitation.*

Laissez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poison ?

MARCEL.

Nenni.

Mais craignez-en l'usage.

C'est un breuvage qui a la vertu de suffoquer sur le champ comme le plus subtil poison, & d'assoupir pendant une demi-heure. Je l'ai composé pour un homme à qui je dois, sauf votre respect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE.

Cela est donc bien dangereux ?

MARCEL.

Tout le mal que cela cause, est de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

16 LE MARECHAL FERRANT,

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de Médecine ?

MARCEL.

Toujours ; & si vous êtes jamais malade , mon ami, venez à moi ; je me fais fort de vous expédier aussi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand' merci.

MARCEL.

A R I E T T E.

Oui, je suis  
Expert en Médecine ?  
Et ce n'est pas la mine  
Qui fait l'homme de prix.

*Pendant ce temps, les femmes  
vont & viennent, apportant  
des verres & du vin.*

Ayez l'air  
Maigre & blême  
Comme un Clerc  
Sur la fin du Carême ;  
Soyez traînant,  
Foible, souffrant,  
Et languissant :  
Je ferai mon affaire  
De vous rendre, compere ;  
Dispos & bien portant,  
Disant la chansonnette,  
Trinquant, faisant goguette.  
Pour l'Art Médicinal,  
Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (aux femmes.) Allez-vous-en,  
vous

vous autres : il ne faut pas que les femmes  
soient là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE *bas à Marcel.*

Vous allez parler du mariage ?

MARCEL *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE *bas à son pere.*

Mon pere , vous ne me donnerez pas ce vilain  
mari-là.

MARCEL.

Marchez , marchez , petite fille.

(*Jeannette fort.*)

---

SCENE VII.

MARCEL. LA BRIDE.

LA BRIDE.

QU'est-ce qu'elle a dit ?

MARCEL.

Rien ; c'est une fantaisie : ces diablesses de  
femmes en ont la tête pleine. Allons , revenons  
à notre Mémoire : mettez - vous là , je vous  
dicterai les Articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin : comment ! est-ce que vous  
ne sçavez pas écrire ?

MARCEL.

Sifait ; mais je ne sçais pas lire. Etes-vous prêt ?

LA BRIDE.

Dictez.

C

18 LE MARECHAL FERRANT;

D U O.

LA BRIDE.

Premièrement.

MARCEL.

Premièrement, buvons. . .

Bon, j'y suis maintenant.

Ferré la mule de Madame

Pendant un an,

Quatre louis.

LA BRIDE.

Mais c'est la ferrer, sur mon ame;

Et diablement.

*Ensemble.*

MARCEL. C'est tout en conscience:

LA BRIDE. C'est voler d'importance.

MARCEL.

Ecrivez donc.

LA BRIDE.

Ab! le fripon.

MARCEL:

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh! le larron.

MARCEL.

Traité, soigné pendant deux ans

Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans!

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs! Sçavez-vous quelle somme

Cela fait?

OPERA COMIQUE. 19

MARCEL.

Mille francs.  
Mais buvons.

LA BRIDE.

Ah, quel homme!

MARCEL.

Allons, à votre santé. Bien.

Plus, pour le valet d'écurie ;  
Ensemble avec le cheval pie ;  
Pour visites & soins . . . .

LA BRIDE.

Combien ?

MARCEL.

Rien.

LA BRIDE.

Ah! c'est bon marché, compere.

MARCEL.

Mais pour médicamens, clystere ;  
Huile, apozème, & cœtera :  
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable! voilà  
Un Mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de Mémoire,  
Nous oublions de boire.

*Ensemble.*

LA BRIDE. Cela ne passera jamais.

MARCEL. Nous oublions de boire.  
Plus, il m'est redû d'ancien compte.

LA BRIDE.

Encor? Morbleu, c'est une honte :  
Cela ne passera jamais.

C ij

20 LE MARECHAL FERRANT ;

MARCEL.

Paix ;

Nous nous arrangerons après.

Vous faites là des difficultés d'honnête homme, qui vous feroient passer pour un valet de Procureur. Quand on est dans certaines maisons, faut-il être si scrupuleux ?

Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Un Grand doit se laisser voler,  
C'est un air qui sent l'opulence :  
Ce seroit le déshonorer,  
Que d'avoir trop de conscience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher ; j'aurois peut-être été fripon comme tant d'autres, si j'eusse été dans le cas : mais les profits de l'écurie n'engraissent pas comme ceux de la cuisine & des offices.

MARCEL.

C'est que les mets qu'on y consomme, ne se prêtent pas aux épices. A votre santé, compere ; j'ai une affaire à vous proposer.

Air : *Des favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zèle.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle  
Avoir des attraits ?

LA BRIDE.

Oui da.

MARCEL.

Si bien que sans défiance  
On la pourroit proposer.

LA BRIDE.

Morbleu, personne, je pense,  
Ne voudroit la refuser.

MARCEL.

Eh bien, Monsieur la Bride, voilà le parti  
trouvé. Si vous voulez l'épouser, j'ai quelque ar-  
gent comptant: celui que je vais recevoir au Châ-  
teau, joint à cela, lui fera une petite dot bien  
honnête.... Qu'en dites-vous?.... Cela est-il  
décidé?

LA BRIDE.

Vous êtes pressant, compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille  
jolie?

LA BRIDE.

Cela est vrai, elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh bien, je vous la donne. Quelle réflexion  
y a-t-il à faire après cela?

LA BRIDE.

Ma foi, compere, si vous voulez que je vous  
dise, mon dernier mariage m'a tant rassasié de  
jeunesse, que j'ai juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sottise.

LA BRIDE.

ARIETTE.

Quand pour le grand voyage  
Margot plia bagage,

## LE MARECHAL FERRANT,

Des cloches du village  
J'entendis la leçon,  
Din, di, dan, don :  
Et je promis d'en faire usage.  
Console-toi, pauvre mari :  
Te voilà bien ; mais restes-y.

Après mainte complainte,  
Sur une pinte  
Je fis ferment

De fuir tout engagement.  
Pour l'homme sage,  
Un doux veuvage  
Est l'avantage  
Le plus charmant.

Quand pour le grand voyage, &c.

MARCEL.

Ces sermens-là sont comme ceux des buveurs  
qui veulent que le diable les emporte, s'ils re-  
tournent au cabaret : ils manquent tous de parole.  
A-t-on jamais vu le diable venir leur en faire  
des reproches ?

LA BRIDE.

Je suis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux ; elle vous en fera plus utile. Jeune  
cheval à vieux maquignon, gna rien de mieux ;  
ça forme l'un, & ça exerce l'autre. Jeannette, elle  
n'ignore de rien ; ça danse, ça chante, ça jase,  
ça coud, ça tricotte : elle n'aura pas sa pareille  
pour gouverner une maison.





## SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENS.

JEANNETTE.

MARCEL.

**L**A voici. Viens, mon enfant; tu veux un mari, voilà Monsieur la Bride qui te prend pour femme: fais-lui ton compliment. Elle est interdite! Allons, pour t'encourager, embrasse ton Prétendu.

JEANNETTE.

Mon pere.....

**LA BRIDE** *se baisse pour embrasser Jeannette;*  
*Elle se recule.*

Pourquoi la contraindre?

MARCEL.

Allons, baise donc, nigaud. Bon. Je suis content de toi, Jeannette; continue à m'obéir. Je m'en vais au Château; nous reviendrons dans une heure. Où est Claudine?

JEANNETTE.

Elle est sortie.

MARCEL.

Eh bien, te voilà Maîtresse; aie bien soin de la maison: tire-nous du vin, fais-nous un bon soupé, & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela; accoutume-toi au ménage.

JEANNETTE.

SCENE IX.

JEANNETTE *seule.*

**S**I Colin venoit à présent : je l'ai fait avertir.  
Je suis seule : j'ai tant de choses à lui dire. Il me  
paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

A R I E T T E.

Quand on aime bien ;  
On souffre sans peine  
L'absence , la gêne ;  
On chérit sa chaîne :  
Le reste n'est rien.  
Mon Amant est tendre :  
Mon cœur à l'attendre  
Sent des attraits ;

Mais

Mon ame constante  
Seroit plus contente  
Si je le voyois.

Mais je l'apperçois. Viens donc ; je mourrois  
d'impatience.

---

---

SCENE X.

JEANNETTE. COLIN.

COLIN.

**A**ussi-tôt que j'ai été averti, je suis accouru.

Air: *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

Pourrois-tu douter un moment  
De mon ardeur extrême,  
Et de mon tendre empressement  
A servir ce que j'aime ?

JEANNETTE.

JEANNETTE.

Tu sçais le malheur qui nous menace?

COLIN.

Est-il vrai qu'on veut nous désunir?

JEANNETTE.

C'est ma tante Claudiné, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouser elle-même. Y consentirois-tu?

COLIN.

Moi! plutôt mourir, que d'être à d'autres qu'à ma chere Jeannette. Quel est l'Epoux qu'on te propose?

JEANNETTE.

C'est Monsieur la Bride, le Cocher du Château!

COLIN.

Mon oncle!

JEANNETTE.

Lui-même.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

*Air: Nous, autres bons Villageois.*

Ne t'affliges pas, crois-moi:

Je l'instruirai de ma tendresse.

S'il me sçait aimé de toi,

Sensible à l'ardeur qui me presse,

Il empêchera le dessein

Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais si-tu n'a pas son appui?

COLIN.

Nous pouvons compter sur lui.

JEANNETTE.

Tout cela ne me rassure pas.

26 LE MARECHAL FERRANT,

COLIN.

Tes inquiétudes me désespèrent.

JEANNETTE.

Ta confiance me met hors de moi-même.  
Tiens, Colin, si tu m'aimois bien, tu serois moins tranquille.

COLIN.

Peux-tu me faire ce reproche?

ARIETTE.

Charmant objet de ma flâme,  
Ne doute point de mes feux:  
La confiance de mon ame  
S'entretient dans tes beaux yeux.

Quand je te quitte,  
Mon cœur s'agite,  
Tout me dépîte;  
Je sens, hélas!  
Qu'il faut languir où tu n'es pas.  
Dans nos bois,  
Quand je vois  
Le ramier  
S'égayer,

Je dis alors en moi-même:  
Il est près de ce qu'il aime.  
Que ne puis-je être aujourd'hui  
Aussi fortuné que lui!

Charmant objet de ma flâme, &c.

JEANNETTE.

Pourrois-je ne pas t'aimer, quand tu me mon-  
tres tant d'ardeur? Va, l'on a beau me le dé-  
fendre.

ARIETTE.

Si l'on dit que je t'adore,  
Colin, on a bien raison:  
Dût-on m'en blâmer encore,  
Je ne dirai jamais non.

Qu'une autre puisse te plaire,  
 Ce fera par ses attraits :  
 Mais si ta flamme légère  
 Se fixe à la plus sincère,  
 Tu ne changeras jamais.

Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte sur  
 mon empressement à me procurer le seul bien...,  
 qui... m'intéresse.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ?

COLIN.

Je me sens altéré : j'ai tant couru pour venir...  
 Qu'est-ce que c'est que ces bouteilles-là ?

JEANNETTE.

C'est le reste du goût de ton oncle & de mon  
 pere. Celle-ci est entamée ; prends ce verre.

*Air : Jeanneton mon cœur, &c.*

Bois ce coup de vin.

COLIN.

Versé de ta main,  
 Il n'en est point de meilleur  
 Pour me, pour me, pour me remettre  
 Il n'en est point de meilleur  
 Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment te trouves-tu ?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là m'a  
 paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

D ij

28 LE MARECHAL FERRANT,  
JEANNETTE.

C'est ton altération qui en aura été cause.

Air: *Allons donc, jouez, violons.*

\* Mais c'est assez rester ensemble;  
Quelqu'un peut arriver. Je tremble  
Qu'on ne te surprenne au logis:  
Il faut, mon cher, faire retraite.  
Aime-moi, compte sur Jeannette,  
Sur l'amour que je t'ai promis.  
Ressouviens-toi de mes avis.  
Parle à ton oncle, & peins ma flamme.  
Dis que tu veux m'avoir pour femme.  
Dis que nous nous aimons tous deux.  
Dis-lui qu'il couronne nos feux.  
Mais qu'as-tu donc? Loin de m'entendre,  
Le sommeil paroît te surprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident?  
D'où vient cet assoupissement?

COLIN.

Ah! Jeannette.

JEANNETTE.

Qu'as-tu? Il chancelle. Réponds-moi donc.

COLIN.

Je me sens suffoquer.

JEANNETTE.

Où trouver du secours? Je ne puis plus le soutenir.

---

\* Pendant ce temps la suffocation commence à faire son effet.

## COLIN.

## ARIETTE.

Mon cœur s'en va,  
Mon œil se trouble.  
Qu'ai je bu là?  
Mon mal redouble.  
Ah!

Mon cœur s'en va.  
Prenons courage.  
Triste destin!  
Maudit breuvage!  
Pauvre Colin!

Le jour s'éteint.  
Je meurs, je tombe. *(Il tombe sur  
une chaise.)*

Quelles douleurs!  
Ah! je succombe.  
Ah! je me meurs. *(Il s'endort.)*

## JEANNETTE.

Colin, Colin. J'ai beau l'appeller, il ne me répond point... Il est mort... je n'en puis plus douter: ce breuvage l'aura empoisonné. Que vais-je devenir? Pauvre Jeannette! Si mon pere vient. J'entens quelqu'un. Où me mettre? où fuir? Ce sont deux étrangers; rassurons nous; ils pourront peut-être me tirer d'embarras.



SCENE XI.

JEANNETTE. BASTIEN. EUSTACHE.

COLIN *endormi.*

BASTIEN.

**B**On jour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre secours.

EUSTACHE.

Du secours, c'est bien dit: je v' nons pour vous  
en demander. J'm'appellons Eustache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not' âne est à l'agonie.

JEANNETTE à Bastien.

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not' âne est mort?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme, je ne parle point de  
votre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons nous.

EUSTACHE.

J'voulons consulter le Maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience.

JEANNETTE à Eustache.

Ecoutez-moi.





EUSTACHE.

J'n'ons pas le loisir.

JEANNETTE à Bastien.

Un moment.

BASTIEN.

J'n'ons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué. Queu cérémonie faut ici pour se faire entendre ! quand ce froit l'antichambre d'un Receveur des Tailles. J' voulons un conseil ; je paierons bian : faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il est sorti ; mais il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne disais-vous ? J'allons boire bouteille en l'attendant. Vians-t'en, Bastien.

JEANNETTE.

Eh ! Messieurs, vous avez l'air si bonnes personnes, si compatissans. Pouvez-vous me refuser ce que je vous demande ?

EUSTACHE.

Qu'est-ce qu'oux d'mandais ?

JEANNETTE.

De me voir débarrassée de ce jeune homme. Il est venu pour consulter mon pere : il avoit chaud ; ce breuvage qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'fera rien ; il est p't'être mort : mais faut attendre. Votre pere sçaura queuq' secret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

32 LE MARECHAL FERRANT,

JEANNETTE.

Je serois perdue s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer : c'est mon Amant.

BASTIEN.

Diantre, c'est comme ça que vous l's'acmo-  
dais ?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras ; portez-le hors de la  
maison.

EUSTACHE.

Non , morgué. La belle proposition ! On diroit  
que c'est nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il passe peu du monde par ici.

Air : *Des pendus.*

Notre maison est à l'écart.

EUSTACHE.

C'est courir un trop grand hazard.

Morgué, vous êtes jeune fille

Bian attrayante, & bian gentille ;

Mais je ne somn' pas curieux

D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Ecoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous  
expose point. Cachez le pour le présent dans notre  
cave jusqu'à la nuit. Il commence à faire obscur :  
vous viendrez par la porte de derriere, & vous  
l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles  
de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles ? Bastien, ne te sens-tu pas  
l'ame émue ?

BASTIEN.

BASTIEN.

Oui morgué, ces quatre bouteilles-là m'ont  
attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter jusqu'à cette cave!  
Jeannette, quatre bouteilles au moins.

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez sur ma parole!

Air: *Des Pèlerins de S. Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes :

Dans mon malheur,

Il faut dévorer mes alarmes

Et ma douleur.

Contrainte à cacher mes sanglots,

Triste, incertaine,

Je n'ose ni pleurer mes maux,

Ni gémir dans ma peine.

LES PAYSANS reviennent.

EUSTACHE.

V'là qu'est fait.

BASTIEN.

Mais le Médecin, quand le verrons-nous?

JEANNETTE.

Ma tante vient : elle vous satisfera comme  
mon pere : mais ne lui dites rien de ce qui s'est  
passé.

EUSTACHE.

Ne craignez rien.



SCENE XII.  
LES PRECEDENS. CLAUDINE.  
CLAUDINE.

QUE veulent ces gens-là ?

JEANNETTE.

Ils viennent demander un avis à mon pere :  
je leur ai dit de vous consulter. *(Elle sort.)*

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il ?

T R I O.

CLAUDINE.  
Que voulez-vous ?

BASTIEN.

EUSTACHE.  
C'est que...

M. le Maréchal.

Il est parti.

Tantôt il re-  
viendra ;  
Vous lui direz  
cela.

Finissez.  
Vous m'étourdis-  
sez.

*(le contrefaisant.)*  
Hi, han ! hi, han !  
Clopin, clopant ;  
Vous me rompez  
la tête.

Eh ! revenez  
tantôt  
Chercher ce qu'il  
faut.

C'est que, sauf votre res-  
pect, notre âne a certain  
mal.

Il ne boit plus.  
Quand on le mène  
à la fontaine,

Au lieu de boire, hi han !  
hi han !

Il ne fait que braire.

Que faut-il lui faire ?

Hi han ! hi han ! hi han !

La pauvre bête !  
Il y fera tantôt.

Nous reviendrons tantôt.

C'est que ma ca-  
vale est boiteuse.  
Elle a la jambe  
douloureuse.

Elle va clopinant,  
Clopin, clopant :  
Que faut-il faire ?  
Elle va clopinant,  
&c.

La pauvre bête !  
Nous reviendrons  
tantôt.

T O U S.

A tantôt, à tantôt.

*On pourroit mettre cette Pièce en deux Actes ;  
& terminer ici le premier, en allant tout de suite  
à l'Ariette.*

## SCENE XIII.

JEANNETTE *seule.*

**L**Es voilà partis, je reste abandonnée à la plus cruelle agitation. Mon pere, ma tante, tout m'effraye, tout m'afflige: je ne serai pas tranquille que Colin ne soit hors d'ici. Hélas! faut-il être réduite à faire des souhaits si différents de ceux que je faisois!

## ARIETTE.

J'ai perdu tout ce que j'aime:  
 Rien ne me sera plus cher.  
 Mais que ferai-je moi-même,  
 Si Colin est découvert?  
 Du trouble qui m'inquiette,  
 Quelqu'un aura-t-il pitié?  
 Pour cette pauvre Jeannette  
 Aura-t-on quelque amitié?  
 N'est-il point une retraite  
 Qui puisse cacher Jeannette?  
 De cette pauvre Jeannette  
 Aura-t-on quelque pitié?

J'apperçois mon pere, tâchons de lui cacher  
 ma tristesse.



SCENE XIV.

LA BRIDE. MARCEL.

D U O.

MARCEL.

**L**E bon vin est l'ame de la vie.  
Au Château que ne suis-je toujours!  
Bons morceaux, & bonne compagnie;  
Je voudrois passer ainsi mes jours.

*Ensemble.*

**LA BRIDE.** Qu'en dites-vous, Compere ?  
**MARCEL.** Je suis ravi, Compere.

**LA BRIDE.**

Bon vin & bonne chere  
Sont beaux & bons vraiment ;

*A deux.* Mais ma foi, vive l'argent.

**MARCEL.**

Chez vous avec la joie

On a de la monnoie ;

Avec les politesses

On donne des espèces :

Ailleurs on fait des complimens ;

Et l'on ne paye point les gens ;

C'est la mode chez bien des Grands.

*A deux.*

Mais au Château, Compere,

C'est une autre manière ;

On est payé, puis bien traité.

*A deux.* { **LA BRIDE.** Le Daron vous a contenté.  
          { **MARCEL.** Du Daron je suis enchanté.

*A deux.*

Buvons à sa santé.

*Fin.*

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'est vrai, j'suis honnête homme ;  
Du Daron je suis enchanté.*A deux.*

Buvons à sa santé.

Claudine . . . ah ! te voilà, Jeannette, va dire à ta tante qu'elle nous envoie de la lumière & une petite bouteille de cr'affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiser de ma part. Morbleu, pere Marcel, Dame Claudine est bien aimable : quand j'y pense, cela me met en bonne humeur, je danserois volontiers. Gai, allons gai.

*(Il prend la main de Marcel  
comme pour le faire danser.)*

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, Compere la Bride.

LA BRIDE.

Moi je suis de sang froid assurément.

MARCEL.

Est-ce que vous avez oublié que vous êtes mon Gendre ? Voudriez-vous aussi devenir mon Beau-frere tout en même temps ? Cela ne se peut pas, Compere : faut d'la raison à tout.

LA BRIDE.

C'est jusse.

MARCEL.

Etre gris pour avoir bû votre part de six bouteilles, c'est une honte : vous n'avez pas une tête de Cocher, c'est une tête de linotte.

LA BRIDE.

Qu'appellez-vous ? Linotte toi-même, entendez-vous ? Apprenez que parmi tous les Cochers qui montent sur le siège, Cocher de Fiacre, Cocher de Cour, Cocher de Palais, Cocher de maison, Cocher de remise, Cocher de place, il n'y a pas un Cocher qui me le puisse disputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,  
Tantôt doux & traitable,  
Le plaisir marche avec moi.  
Tantôt d'un train de Diable,  
Je guide sous ma loi  
Le tintamare & l'effroi.  
Si je mene une Duchesse,  
Une petite Maitresse,  
Je touche avec gentillesse,  
On ne me prendroit pour l'Amour !  
Mais avec un petit Maitre,  
Je pars comme le salpêtre :  
Avant de me voir paroître,  
On s'épouvante, on court ;  
Au milieu d'une bagarre,  
A m'entendre crier gare,  
Un Sonneur deviendroit sourd.

Donnez-moi quelque tendron à mener ; je vous le conduirai par un chemin où il n'y aura pas de pierres.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet, Compere : je ne sçais pas. . . .



## SCENE XV.

## LES PRECEDENS ET CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que demandez-vous encore ? vous avez bû toute la journée. N'êtes-vous pas content ? voulez-vous passer la nuit ?

MARCEL.

Allons, ma petite sœur, un verre de ratafia ; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable, Dame Claudine ! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiser de ma part ; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commission, je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

*Air: De la pierre fitoise.*

Eh ! non, non ; voyez comme il y va.

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous blessera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large... mais vraiment,

Ne faites donc pas le méchant

Tant.

40 LE MARECHAL FERRANT;

Eh! où avez-vous pris cette gaieté-là? Peste!  
vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une  
heure.

LA BRIDE.

Morbleu, Dame Claudine, ma timidité a tenu  
jusqu'ici mon amour au trot, votre résistance le  
met au galop, & je ne répondrais pas qu'il ne prît  
le mors aux dents, voyez-vous. (*Il veut toujours  
l'embrasser.*)

CLAUDINE.

Eh bien! sçavez-vous que je me fâcherai, à  
la fin?

MARCEL.

Bride en main, Monsieur la Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vû si gaillard.

MARCEL.

Compere, vous faites le jeune homme à votre  
âge! Quel diable! foyez donc sage.

CLAUDINE à part.

En honneur je l'aime de cette humeur-là (*haut.*)  
Marcel, il est tard, retenez le Compere à souper.

MARCEL.

Ma foi, je suis bien aise que vous l'en priez,  
ça m'en évite la peine, & ça m'fait plaisir. Oui,  
soupez avec nous, Compere: nous parlerons du  
mariage, allons un instant au jardin. Pendant  
ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'est  
morbleu la premiere fois que je la vois préve-  
nante.

LA BRIDE.

Adieu, belle Ingrate,

CLAUDINE;

CLAUDINE.

Au revoir, Monsieur la Bride.

MARCEL.

Allons donc, vous avez le vin diablement amoureux.

## SCENE XVI.

CLAUDINE *à part.*

Par ma foi cet homme-là me plaît; je croyois que Colin seul pouvoit me toucher le cœur, & voilà l'oncle qui avec des années de plus & des charmes de moins lui enleve ce droit-là: je ne m'étonne plus si l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à de jolis Seigneurs.

ARIETTE.

Il n'est chere que d'appétit:  
 Quand un homme nous amuse,  
 Qu'il soit rustre, qu'il soit buse,  
 Sa présence sert d'excuse.  
 Quand l'Amant plaît, tout est dit:  
 Le plus simple nous séduit.  
 Soyez belle, soyez laide,  
 L'Amour parle, le cœur cède.  
 Quand l'Amant plaît, tout est dit:  
 Il n'est chere que d'appétit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

## SCENE XVII.

COLIN *réveille hausse tout doucement la trappe de la cave en tâtant tout autour de lui à mesure qu'il en sort.*

*Récitatif obligé.*

OU suis-je ? on ne fait plus de bruit.  
 Dans ce lieu souterrain qui peut m'avoir conduit ?  
 C'est une cave . . . en voici la barrière :  
 J'en tiens la trappe . . . Hem . . . plaît-il ? Ce n'est rien.  
 Sortons d'ici : mais comment faire ?  
 Mon esprit agité ne m'offre aucun moyen.  
 Si je parle . . . si je m'écrie ,  
 Les hommes , les mâts vont tomber sur mon dos :  
 Si je me tais , je passerai ma vie  
 Dans le plus obscur des caveaux ,  
 Et par ma foi je n'en ai point envie.

A R I E T T E .

C'est en vain que je tâtonne,  
 Par-tout la nuit m'environne :  
 Je m'égare , je frissonne.  
 Où vais-je ? où dois-je courir ?  
 Quel embarras ! quelle peine !  
 Je crains qu'on ne me surprenne ,  
 La peur retient mon haleine :  
 Que faudra-t-il devenir ?



## SCENE XVIII.

COLIN. CLAUDINE avec des plats,  
des serviettes, &c.

ON ouvre, eh mais ! c'est Claudine, je suis encore chez Marcel.

CLAUDINE.

Débarrassons-nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer, nos hommes sont échauffés dans la conversation, & fort éloignés de la maison : allons toujours tirer du vin. (*Elle aperçoit Colin, s'écrie & s'enfuit en criant : Au meurtre, au voleur.*)

## SCENE XIX.

COLIN seul.

NE me voilà pas mal ! elle ne m'a pas reconnu, & pour comble de bonheur elle a tiré la porte, & m'a laissé sans lumière. Au moins je sçais où je suis. Claudine va tout mettre en alarme. Marcel qui ne me connoît point, en pourroit agir grossièrement avec moi : tâchons de retrouver ma cave : m'y voici, rentrons-y crainte d'accident ; je trouverai peut-être quelque autre occasion pour me sauver. Ecoutons, j'entens encore du monde, on parle doucement ; fermons la trappe sur moi.

F ij

SCENE XX.

JEANNETTE. EUSTACHE.

JEANNETTE *conduisant Eustache.*

**V**ous êtes homme de parole. Avançons sans faire de bruit ; mon pere se promene dans le voisinage : j'ai vu ma tante aller de ce côté-là ; dépêchez-vous , & n'avez point peur.

EUSTACHE.

Moi , peur ? vous avez bian trouvé vot'homme : je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être Soldat, tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons , hélas ! je vais voir mon amant pour la dernière fois.

COLIN *sortant précipitamment.*

Non , ma chere Jeannette.

JEANNETTE *laisse tomber le chandelier ;*  
*& s'enfuit.*

Je suis morte : son esprit revient.

EUSTACHE.

Son esprit ! Je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette , Jeannette : je crois qu'ils sont foux.

EUSTACHE *tremblant.*

Etes-vous là ? ... Personne ne répond : elle m'a laissé seul , l'esprit va me mettre en pièces.

## ARIETTE. \*

O mort ! qui que tu sois, passe.

Ah ! je te demande grace :

Ah ! ne me tors pas le cou.

Je tremble comme la feuille.

Je meurs, s'il faut qu'il m'accueille.

Je vais, & je ne sçais où.

Ah ! ah ! Monsieur le mort, grace.

Je frémis, mon sang se glace.

Ne hâtez pas mon trépas :

Hélas ! ne m'étranglez pas.

*(Ils font tous les deux le tour du Théâtre par un côté opposé, en se tournant le dos l'un à l'autre ; & quand ils sont arrivés à l'autre bout, ils se heurtent. Colin se retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Eustache.)*

Je crois voir de la lumière au travers de la porte : si l'on venoit me délivrer !

## SCENE XXI.

MARCEL. EUSTACHE. COLIN.

MARCEL.

Air : *R'lan tan plan, &c.*

**V**Oyons ce qui trouble leurs ames.  
 Qui, Diable ! ici viendrait le soir ?  
 Ce sont des songes de nos femmes ;  
 Mais après tout nous allons voir.

\* On a passé cette Ariette aux représentations.

46 LE MARECHAL FERRANT,

S'il faut que pour chercher aubaine,  
Quelque larron y soit vraiment,  
Je vous l'équippe pour sa peine,  
Et r'lan tan plan,  
Tambour battant.

EUSTACHE.

Je suis perdu.

MARCEL.

Que vois-je? C'est un homme. Elles ont raison.  
M'en irai-je? Resterai-je? Quel embarras! Mon-  
trons de la fermeté? Bas les armes, coquin.

EUSTACHE.

Air: *Allez chercher de l'esprit, &c.*

Laissez, laissez-moi partir:  
De grâce, de grâce,  
Laissez, laissez-moi partir.

MARCEL.

Il tremble: courage. Non, point de grâce:  
que cherches-tu ici?

Fripon,  
Répons.

EUSTACHE.

Ah, que faire?

MARCEL.

Parle, dis quel est ton nom?

Ton pere,  
Ta mere,

Et toute ta postérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, ou je t'assomme.

EUSTACHE.

Ne m'assommez point, bon homme,  
Ayez de la charité.



MARCEL.

Non, je veux te faire pendre.

EUSTACHE *se jettant à genoux.*

Par pitié daignez m'entendre.

COLIN *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL *épouventé.*

Ah! je meurs, c'est fait de moi:

Ils font une compagnie.

EUSTACHE.

C'est le mort, je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh! Monsieur, je vous en prie;

Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'est fait, c'est fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous;

Epargnez-moi vos approches.

MARCEL. EUSTACHE.

Je frémis à ses approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,

Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

*(Il se jette à genoux entre*

*Eustache & Colin, sa chandele devant lui.)*

*Tous trois à genoux.*

Ah! pardon, pardon, pardon.

SCENE XXII.  
LES PRECEDENS. LA BRIDE.

LA BRIDE.

Air : *La verte jeunesse.*

QUest-ce donc , Compere ?  
Comme vous voilà !

MARCEL.

Venez me défaire  
De ces Messieurs-là :  
Pour faire ressource ,  
Ils viennent chez moi  
Demander la bourse :  
Je suis mort d'effroi-

LA BRIDE.

Qu'est-ce qui vous a dit que c'étoit des voleurs ?  
Parbleu , nous avons la berlue l'un ou l'autre :  
celui-ci est mon neveu à bon compte.

*Claudine & Jeannette arrivent.*

COLIN.

Oui , mon cher oncle.

LA BRIDE.

Quel diable ! que fais-tu ici , Colin ?

MARCEL.

Colin ? Je connois ce nom-là : c'est donc vous  
qui êtes l'Amoureux de nos femmes ?

COLIN.

Je suis l'Amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je sommes venus ici pour avoir une recette.

COLIN.

## COLIN.

Air : *C'est la jeune Isabeau.*

Tout plein de mon amour,  
Sur le déclin du jour,  
Je vins dans ce séjour  
Voir Jeannette :  
Je mourrois de chaud,  
Je bus de cette eau.

## MARCEL.

Je vois comment la chose s'est faite :  
Ma foi, mon cher ami,  
Vous aurez bien dormi ;  
Mais n'en ayez point l'âme inquiète.

Vous n'en ressentirez point d'autre incommo-  
dité.

## EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la  
maison : mais morgué, vous êtes trop dégourdi  
pour vous mettre en terre.

## LA BRIDE.

Sçavez-vous ce qu'il faut faire, Compere Mar-  
cel ?

## MARCEL.

Dites.

## LA BRIDE.

Ces enfans-là s'aiment, voilà un pauvre gar-  
çon qui en est presque mort : marions - les en-  
semble.

## COLIN.

Ah ! mon oncle, vous me donnez la vie.

## MARCEL.

Mais c'est vous que je voulois pour gendre.

G

30 LE MARECHAL FERRANT,

LA BRIDE.

N'y pensons plus.

MARCEL.

Mais not' sœur, comment s'arrangera-t-elle de tout ça?

LA BRIDE *appercevant les femmes.*

La voici qui vient avec Jeannette.

---

SCENE XXIII.

LES PRECEDENS. JEANNETTE.

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Air: *Mariez, mariez-moi, &c.*

**J**E viens tout mettre d'accord,  
Je sçais tout. Voici ma nièce:  
Puisque Colin n'est pas mort,  
Qu'il contente sa tendresse:  
Mariez, mariez, mariez la  
A l'objet qui l'interesse.  
Mariez, mariez, mariez-la:  
Monlieur la Bride m'aura.

LA BRIDE.

Tout de bon, Dame Claudine?

CLAUDINE.

Oui, je vous ai vu un peu en pointe de vin;  
cela m'a donné subitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du temps, Compere, si le cœur vous en  
dit: quant à moi, je consens à tout. Viens, Jean-  
nette, donne la main à ton Amoureux.

OPERA COMIQUE.

51

JEANNETTE.

De bon cœur ; mon contentement est inexprimable.

COLIN.

Je suis au comble de mes vœux.

MARCEL.

*Air: Entre l'amour & la raison, &c.*

Par cet heureux & double accord

Je vois aussi changer mon sort :

Je me défais de deux femmes

Qui ne faisoient que m'étourdir ;

J'en aurai bien plus de plaisir,

Plus d'argent, & moins de querelles.

CLAUDINE.

Vous me reverrez ; je ne vous abandonne pas comme cela.

MARCEL.

Ne vous pressez pas.

EUSTACHE.

Et moi donc, quand me satisferez-vous ?

MARCEL.

Vous vous divertirez avec nous.

EUSTACHE.

Ma recette ?

MARCEL.

Après la noce.

F I N.

G ij

---

**A P P R O B A T I O N .**

*Lû & approuvé. A Paris ce 21. Août.*  
**1761. CREBILLON.**

*Permis d'imprimer. A Paris ce 21. Août. 1761.*  
**DE SARTINE.**

*Registré à la Chambre Royale & Syndicale, N° 5020.*  
*A Paris ce 21. Août 1761. SAUGRAIN, Syndic.*



# THEATRES.

## COMÉDIE ITALIENNE.

*Mazet*, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par M. ANSEAUME, représentée pour la première fois le 24 Septembre 1761.

*L'Isle des Foux*, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, parodie de l'Arcifanfano de Goldoni, par Messieurs. . . & Anseume. . . . . 1 l. 4 s.

---

## OPERA-COMIQUE.

De M. SEDAINÉ.

*Le Jardinier & son Seigneur*, Opera Comique en un Acte & en prose, mêlé de morceaux de Musique, représenté sur le Théâtre de la Foire S. Germain le 18 Février 1761. La Musique des Ariettes s'y trouve imprimée. . . . 1 l. 4 s.

*L'Huitre & les Plaideurs*, ou le Tribunal de la Chicane, Opera-Comique en un Acte, mêlé de morceaux de Musique & de Vaudevilles, représenté sur le Théâtre de la Foire S. Laurent en 1759 & 1761. La Musique des Ariettes & du Vaudeville s'y trouve gravée. . . . . 18 s.  
Les Ariettes gravées . . . . . 12 s.

*On ne s'avise jamais de tout*, Opera Comique, en un Acte, mêlé de morceaux de Musique, représenté sur le Théâtre de la Foire S. Laurent le 14 Septembre 1761. La Musique des Ariettes & Vaudevilles s'y trouve gravée. 1 l. 4 s.

De M. QUÉTANT.

*Le Maréchal ferrant*, seconde Edition, revue, corrigée & augmentée, Opera-Comique en un Acte & en prose, mêlé de morceaux de Musique, représenté sur le Théâtre de la Foire S. Laurent, le 22 Août 1761. La Musique des Ariettes & des Vaudevilles s'y trouve imprimée 1 l. 4 s.

De M. TACONNET.

*Le Bouquet de Louison*, ou la Sérénade de Village, Opera-Comique en un Acte & en Prose, mêlé de morceaux de Musique, représenté sur le Théâtre de la Foire S. Laurent le 25 Août 1761. La Musique des Ariettes & des Vaudevilles s'y trouve gravée. . . . . 1 l. 4 s.

De M. DELAUREL.

*Finfin & Lirette*. Pastorale en un Acte, mêlé d'Ariettes, représenté pour la première fois à la Foire S. Laurent, le 14 Septembre 1761. . . . . 12 f.

Par l'Auteur ambulant.

*Mémoires d'un Frivolite*, en deux parties. 11. 4 f.

---

*Le Chansonnier Français, ou Recueil de Chansons, Ariettes, Vaudevilles & autres Couplets choisis, avec les Airs notés à la fin de chaque Recueil. Le onzième Volume paroîtra au commencement de Novembre.*

*Cet Ouvrage (in-12.) a commencé en 1760; il en paroît six Volumes par année, de deux mois en deux mois.*

*Le prix est de 40 sols broché.*



ARIETTES

1

DU

MARECHAL FERRANT

Par M. Philidor

Quand on aime bien On souffre sans  
 peine L'absence, la gêne, On chérit sa  
 chaîne L'es te n'est rien. On chérit sa chaîne, Le  
 res te n'est rien. Mon Amant est ten dre Mon  
 cœur a l'atten - dre Sent des attraits, mais, Mon  
 â - me constante Se roit plus conten - te  
 Si je le voyois Mon â - me constan - te Se  
 roit plus con ten - te Si je le voyois  
 se roit plus con ten - te Si je le voyois.

Créé par M.<sup>me</sup> De Lulle.

## ARIETTE

Il n'est chere que d'ap-pe-tit ,

Il n'est chere que d'ap-pe-tit ;

Quand un homme nous a mu-se,

Qu'il soit rus tre, qu'il soit buse, Le quart

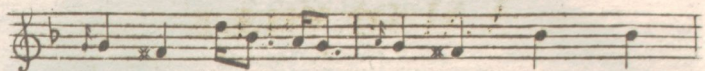
d'heu-re sert dex cu se, Quand l'instant

vient, tout est dit, tout est dit. Il n'est

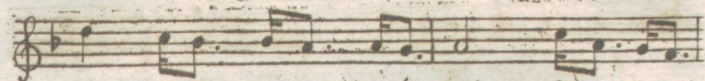
chere que d'ap-pe tit. Il n'est

chere que d'ap-pe tit. Le plus

sim-ple nous se' duit. Soy - ez



*bel-le, soy-ex l'ai-de, Le plus*



*sim-ple nous sé-duit; Soy-ex*



*bel-le Soy-ex l'ai-de, L'A-mour*



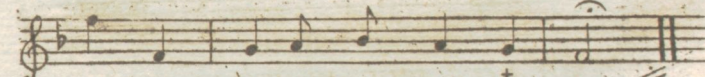
*parle, le cœur cé-de; Quand l'instant*



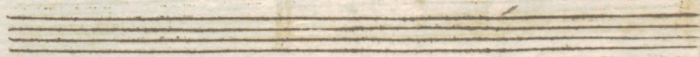
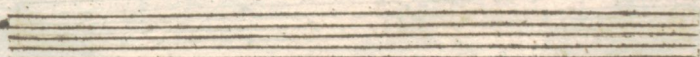
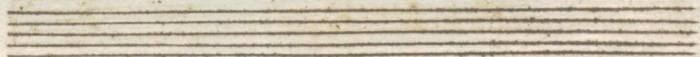
*vient, tout est dit, tout est dit.*



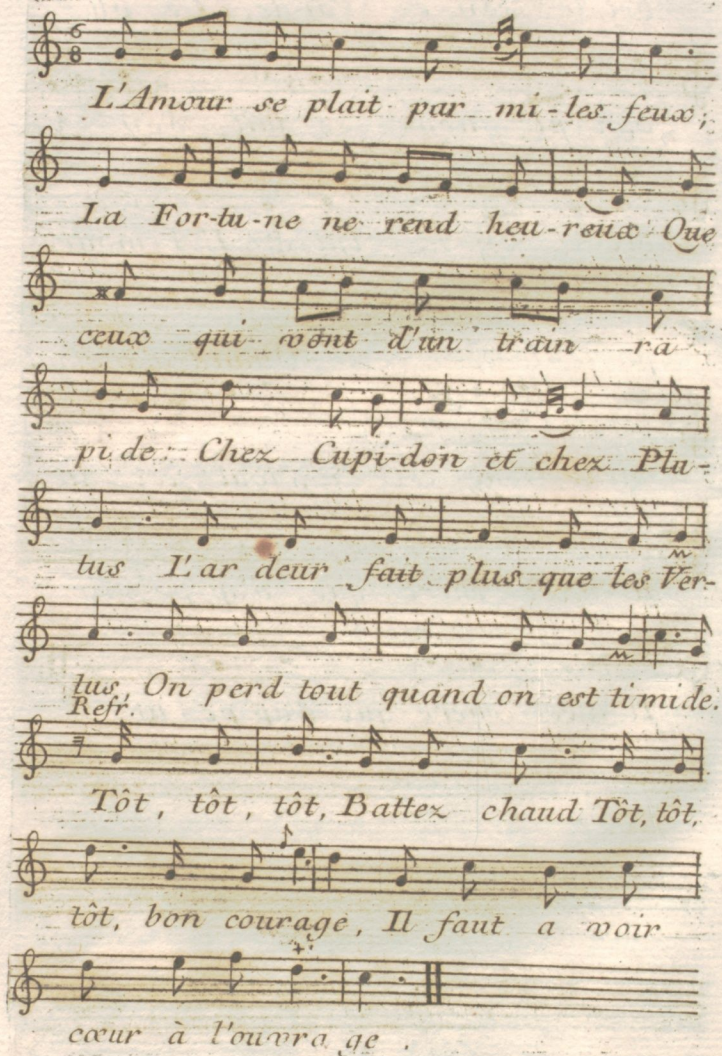
*Il n'est chere que d'ap-pe-tit,*



*Il n'est chere que d'ap-pe-tit, //*



# VAUDEVILLE



L'Amour se plait par mi les feux;

La For-tu-ne ne rend heu-reux Que

ceux qui vont d'un train ra-

pi-de: Chez Cupi-don et chez Plu-

tus L'ar-deur fait plus que les Ver-

lus On perd tout quand on est timide.

*Refr.*

Tôt, tôt, tôt, Battex chaud Tôt, tôt,

tôt, bon courage, Il faut a voir

cœur à l'ou-vra-ge .

---

## VAUDEVILLE.

*1<sup>er</sup> Couplet.* LE MARECHAL.

L'Amour se plaît parmi les feux,  
La fortune ne rend heureux  
Que ceux qui vont d'un train rapide.  
Chez Cupidon & chez Plutus  
L'ardeur fait plus que les vertus:  
On perd tout quand on est timide.  
Tôt, tôt, tôt, battez chaud, tôt, tôt, tôt,  
bon courage,  
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

*2<sup>me</sup> Couplet.* EUSTACHE.

Pour vos époux, jeunes tendrons,  
Prenez toujours de bons lurons,  
Et fuyez les Amans tranquilles.  
Galans, sçachez saisir le tems,  
Observez bien tous les instans  
Pour gagner les cœurs indociles.  
Tôt, tôt, &c.

*3<sup>me</sup> Couplet.* COLIN.

Le mariage a ses douceurs:  
Lorsque l'Amour blesse deux cœurs,  
L'Hymen sans peine les assemble.  
Quand les époux sont bien unis,  
Tout va d'accord dans le logis:  
L'Hymen & l'Amour vont ensemble.  
Tôt, tôt, &c.

*4<sup>me</sup> Couplet.* JEANNETTE.

Quand le plaisir suit la douleur,  
On en sent mieux tout son bonheur,



Avec transport l'ame respire;  
J'obtiens l'Amant que je perdís;  
Il sçait combien je le chéris;  
Et mon cœur ne se fait pas dire:  
Tôt, tôt, &c.

5me Couplet. LA BRIDE.

En bons cochers ne bronchez pas,  
Avec les Abbés prenez le pas;  
Trottez avec la Financiere,  
Réservez l'amble au Magistrat;  
Avec la Nymphe d'Opera  
Fuyez à travers la poussiere;  
On ne peut s'équiver trop tôt.  
Tôt, tôt, &c.

6me Couplet. CLAUDINE.

On sçait que j'ai toujours été  
Un vrai modele de bonté,  
De douceur & de patience;  
Mais si l'époux qui veut m'avoir,  
N'est pas exact à son devoir,  
Il peut bien décamper d'avance.  
Tôt, tôt, &c.

7me Couplet. LE MARECHAL.

Je suis un pauvre Maréchal,  
Et je me donne bien du mal  
Pour mettre en vogue ma boutique.  
Messieurs, daignez être indulgens,  
Pour faire voir qu'en bons chalans  
Vous m'accordez votre pratique.  
Tôt, tôt, &c.

DE

112038

S

AB: 112038

X2365710

DE 3330









LE MARECHAL  
FERRANT,  
OPERA COMIQUE  
EN UN ACTE;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de  
l'Opera-Comique de la Foire S. Laurent,  
le 22 Août 1761.

Par M. QUETANT.

La Musique de M. Philidor.

Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée  
par l'Auteur.

Le prix est de 24 sols avec les Vaudevilles gravés.



A PARIS,

Chez Claude HERISSANT, Imprimeur Libraire  
rue neuve Notre-Dame, aux trois Vertus.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Permission.